GABRIEL VICAIRE

A la bonne franquette

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCC XCII

A Ernest Raynaud
en toute sympathie
G. Vicaire

A la bonne franquette

DU MÊME AUTEUR

POESIES

THEATRE

EN PREPARATION

GABRIEL VICAIRE

A la bonne franquette

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31
M DCCC XCII

A la bonne franquette

Vingt-cinq Ballades

A François Coppée.

I

DES Muses, sur le mont Hymette,
Je ne fus jamais nourrisson;
Pour Jeanne, Lise ou Guillemette
Je chante clair comme pinson,
Et tout franc, voilà ma façon!
Si je marque une préférence,
C'est pour la fillette au cresson.
Je suis un oisillon de France.

Le berger des troupeaux d'Admète
Ne m'aura pas pour échanson.
Il me suffit qu'on me permette
De voleter au vert buisson;

J'annonce de loin la moisson,
Je parle aux humbles d'espérance.
Naïf, à peine polisson,
Je suis un oisillon de France.

Mon cœur flambe comme allumette
Pour qui veut me prendre à rançon.
C'est la plus charmante flammette.
J'ai, sur l'arbre de Robinson,
Dégoisé plus d'une chanson.
Ma foi, vive l'intempérance,
Le vin clairet, le saucisson!
Je suis un oisillon de France

ENVOI

Prince, écoutez un bon garçon,
Très goûté d'Anatole France,
Et retenez bien ma leçon :
Je suis un oisillon de France.

II

BIEN qu'aujourd'hui Rose
Ait un chapeau bleu,
Ce temps est morose
Comme un vieil Hébreu.
Le fesse-mathieu
Qui toujours tracasse,
Jacasse, fricasse!
Rions donc un peu!

Mon Dieu, que de prose!
Que d'eau, sacrebleu!
Chlorose ou névrose,
Et pas de milieu.
Comme Richelieu
On a Germain Casse.
En fait de Boccace...
Rions donc un peu!

En bas de la Croze,
Sous mon Ambérieu,
J'ai vu le ciel rose
Et la plaine en feu.
Ici, mon neveu,
Chacun avocasse
En vrai Madécasse.
Rions donc un peu!

ENVOI

La vie est cocasse;
Pauvre, pauvre jeu!
Et Rose est bécasse...
Rions donc un peu!

III

SUR la littérature
Il souffle un mauvais vent.
Tous les gens d'écriture
Ont la tête à l'évent.
Moi, comme en son couvent
Un cordelier modeste,
Je rêvasse en buvant.
Je me fiche du reste.

Près d'une créature,
Dès le soleil levant,
Manger une friture
Sous un petit auvent,
N'est-ce pas émouvant ?
Si j'ai la jambe leste,
Je suis assez savant.
Je me fiche du reste.

L'ambition torture,
L'amour est décevant.
Par bonheur la nature
Est toujours là, rêvant,
Et je suis son fervent.
Ses yeux d'un bleu céleste
M'ont ébloui souvent.
Je me fiche du reste.

ENVOI

Prince de Bénévent,
Ce monde est une peste.
Bah ! je suis bon vivant.
Je me fiche du reste.

IV

Au long des sentiers fleuris,
Avec ma petite muse,
J'aime aller loin de Paris
Essayer ma cornemuse.
Je paresse, flâne et muse,
Bavardant, philosophant,
La moindre chose m'amuse.
Le poète est un enfant.

Que vaudrait aux colibris
D'avoir la science infuse?
Nul besoin, pour être gris,
De vieux vin de Syracuse.
Si l'on veut que j'arquebuse
Ou sonne de l'olifant,
Non, messieurs; je me récuse.
Le poète est un enfant.

Mais quel est ce malappris?
Ce monstre à face camuse,
Qui me lorgne avec mépris ?
Le monde? — Ah bah! Je l'excuse.
J'aime à voir ses yeux de buse,
Ses larges pieds d'éléphant;
Je ris de sa grosse ruse.
Le poète est un enfant.

ENVOI

Prince, si je ne m'abuse,
Béhémoth est triomphant.
Allons quand même à Vaucluse.
Le poète est un enfant.

V

QUAND je me trouvai tout à coup,
L'autre soir, en face de Rose,
Je ne fus pas ému beaucoup.
Et pourtant cette bouche rose...
Ne rien dire eût été morose,
Ne rien tenter, le fait d'un loup.
Que demandai-je? — Oh! pas grand'chose.
Une fleurette, et voilà tout!

Hélas! je n'ai pas grand bagout;
Je suis modeste... un peu pour cause.
Philosopher n'est pas mon goût,
Je n'entends rien au grandiose.
Quand je veux aller à Formose,
Toujours je m'arrête à Saint-Cloud.
Que me faut-il? — A peine éclose
Une fleurette, et voilà tout!

Je ne serai pas marabout,
Je ne verrai pas le Potose.
Ma petite veine est à bout;
Il me faudrait écrire en prose,
Et c'est réservé, je suppose,
Aux héritiers d'Edmond About.
Toucher au laurier ? —Non, je n'ose.
Une fleurette, et voilà tout!

ENVOI

Je renonce à l'apothéose.
Mais qu'on me donne, au soleil d'août,
Pourvu qu'un papillon s'y pose,
Une fleurette, et voilà tout!

VI

Il a vraiment bien prêché,
Le bon père Malebranche,
Et j'en ai le cœur touché.
Arrive çà, ma pervenche,
Et réponds, surtout sois franche.
Dis, veux-tu qu'à Montfermeil
Nous allions faire, dimanche,
Un déjeuner de soleil ?

C'est toi mon joli péché,
Ma défaite et ma revanche,
Tu vois en moi, tout craché,
Don Quichotte de la Manche.
Que de bon pain sur la planche !
Dors : sur ton léger sommeil
Mon léger désir se penche,
Un déjeuner de soleil !

Hélas ! j'en suis bien fâché,
Un beau jour tout se démanche.
L'amour vite effarouché
Fuit aux bois et s'y retranche.
Amis, gare à l'avalanche !
La jeunesse, à son éveil,
N'est que l'oiseau sur la branche,
Un déjeuner de soleil.

ENVOI

Qu'est-ce donc ta gorge blanche,
Princesse au corps nompareil,
Et tes cheveux sur la hanche ?
Un déjeuner de soleil.

VII

PARMI les faux semblants,
Dans la mêlée humaine,
Je m'en vais, bras ballants,
Où l'amour me promène,
Parfois fou de Germaine
Et quelquefois un peu
Féru de Philomène;
A la grâce de Dieu!

Quand je vois les bas blancs
D'une fillette amène,
Il me vient des élans
D'ardent catéchumène,
Et, toute une semaine,
Je m'amuse à ce jeu.
Bizarre phénomène!
A la grâce de Dieu!

Qu'on se batte les flancs
Pour conquérir Chimène,
J'ai tes us excellents,
O poularde du Maine,
Ma cousine germaine.
Un pré sous le ciel bleu,
Voilà mon vrai domaine.
A la grâce de Dieu !

ENVOI

Toi, grande Melpomène,
Écoute cet aveu.
J'ai l'âme peu romaine.
A la grâce de Dieu !

VIII

Qui rend l'âme franche
Et le cœur content ?
Sur la verte branche
Qui va voletant,
Sautelant, chantant
Toute la nuitée ?
N'est-ce pas pourtant
L'oiselle enchantée?

Sur la plaine blanche,
Au ciel éclatant,
La lune se penche;
On la voit flottant
Du bois à l'étang.
Le bel Aristée
Rêve en écoutant
L'oiselle enchantée.

Crincrins du dimanche,
Vite, on vous attend :
Voici la Revanche.
Gai ! Tambour battant !
Plus un impotent,
Plus une édentée,
Sitôt qu'on entend
L'oiselle enchantée.

ENVOI

Vous que j'aime tant,
Princesse futée,
L'aurai-je un instant...
L'oiselle enchantée ?

IX

Une rose à son bavolet,
Quelques lilas emmi la tresse,
La dame du Rossignolet
Vient d'arriver à Bourg-en-Bresse,
Et soudain, sans qu'il y paraisse,
Tout fleurit. Il n'est cœur si las
Qui ne se rouvre à la tendresse.
Vive la Rose et le Lilas!

« Dame, écoutez votre valet,
Souffrez un peu qu'on vous caresse, »
Dit Gaspard, le beau marjolet,
A Marion qui se redresse.
Et Lise n'est plus si tigresse.
Elle a vu le grand Nicolas;
Son air de langueur l'intéresse.
Vive la Rose et le Lilas!

Jeannot qui s'en allait seulet,
Tout pleurant, le cœur en détresse,
Joue aujourd'hui du flageolet
En l'honneur de l'enchanteresse.
Diantre ! C'est l'heure d'allégresse.
Voici le moment des galas
Et des propos de haute graisse;
Vive la Rose et le Lilas!

ENVOI

Qu'on m'aille quérir ma maîtresse;
Et pas besoin de falbalas.
Dites-lui surtout que ça presse.
Vive la Rose et le Lilas!

X

Il est venu pour me voir
Trois messieurs du ministère.
Ils auraient voulu savoir...
Mais chut, chut! Motus! Mystère!
Dieu merci, je sais me taire.
Je leur dis d'un ton poli :
« Que vous êtes terre à terre!
Allons vite au bois joli ! »

On ne saurait tout avoir
Et j'ai peu de caractère.
Il n'est pas en mon pouvoir
D'être un monsieur trop austère.
Lorsque sur un commentaire
On a longuement pâli,
Ça ne vaut pas un clystère.
Allons vite au bois joli!

Du moindre bateau-lavoir
Je ne suis commanditaire.
Je bois au vieil abreuvoir.
Ah ! pauvre célibataire !
Mes amis, mon inventaire
Sera bientôt établi :
Trois chapeaux à la patère.
Allons vite au bois joli !

ENVOI

Qu'en dit monsieur de Voltaire ?
Moi, je me sens démoli.
Tant jacasser vous altère;
Allons vite au bois joli?

XI

La douce nuit vient d'étendre
Sur les bois son bleu manteau.
Ma jolie, allons entendre,
Assis au pied du coteau,
Les rossignols du château.
Vois donc : La lune se lève;
Nous nous aimerons tantôt.
Embarquons-nous pour le rêve.

Notre jeunesse, à tout prendre,
Ressemble à ce vin nouveau
Dont nul ne se peut défendre,
Tant il vous monte au cerveau,
Et nous buvons au cuveau.
Mais la fête un jour s'achève;
Il faut pleurer comme un veau.
Embarquons-nous pour le rêve.

Qu'elles étaient d'un vert tendre,
Les feuilles de l'arbrisseau !
Qu'il faisait bon voir descendre
Le joli petit vaisseau !
La vie est comme un ruisseau,
Si limoneuse et si brève !
La tombe touche au berceau.
Embarquons-nous pour le rêve.

ENVOI

Aussi frêle qu'un roseau,
Près d'Adam, notre mère Ève
File encor son blanc fuseau.
Embarquons-nous pour le rêve.

XII

Le soleil a secoué
Ses beaux cheveux sur le monde,
Et voici, Dieu soit loué !
Toute fraîche, rose et blonde,
Ma gentille Rosemonde.
Ainsi qu'un manteau de cour
Sa chevelure l'inonde.
Entrons au jardin d'amour !

J'aime son air enjoué,
Sa perversité profonde.
Oui, j'en suis tout engoué,
Moi, moi, l'énorme Burgonde
A la face rubiconde.
— Mon petit, bonjour, bonjour,
C'est l'instant, c'est la seconde.
Entrons au jardin d'amour !

Je t'en prie, assez joué,
Chère belle, ou bien... je gronde.
Mon cœur est si peu roué !
Si l'on veut que je réponde,
Il faut bien qu'on me seconde.
Entends battre le tambour,
Là-bas, là-bas, vers Golconde.
Entrons au jardin d'amour !

ENVOI

Princesse de Trébizonde,
Trois saluts, un petit tour.
Entrons vite dans la ronde,
Entrons au jardin d'amour !

XIII

PAUVRE homme champêtre,
Au bord du Lignon,
J'ai trop mené paître
Mon troupeau mignon.
Jésus! Quel guignon!
Ma petite Hélène
M'a fait plus d'un gnon.
Baise-moi, vilaine!

Si j'ai pu paraître
Un peu... Collignon,
Mon cœur n'est pas traître,
A peine grognon.
Mon gentil trognon,
J'ai la bouche pleine
Quand je dis ton nom.
Baise-moi, vilaine!

Demain je suis maître
D'un joli pognon.
Nous irons... peut-être
Dîner chez Bignon,
Puis à Montlignon
Courir par la plaine.
Défais ton chignon,
Baise-moi, vilaine!

ENVOI

Je suis compagnon
De la Marjolaine,
Et franc Bourguignon.
Baise-moi, vilaine!

XIV

Notre vieil univers,
Décidément c'est triste,
A la tête à l'envers.
Il devient pessimiste
Et même un peu banquiste.
Bah! je sais, près d'Auvers,
Un très bon aubergiste...
Faisons de jolis vers.

La belle aux yeux pervers,
Aux grands yeux d'améthyste,
Dont trois ou quatre hivers
Je fus le guitariste,
M'a rayé de sa liste.
Ondoyant et divers
Ton petit cœur, fleuriste...
Faisons de jolis vers.

En dépit des revers
De l'écriture artiste,
Les bois sont encor verts
Et la gaîté persiste.
Me ferai-je trappiste?
Non, non. C'est mon travers
De rire en bon fumiste.
Faisons de jolis vers.

ENVOI

Au couvent symboliste
Je ne suis pas convers.
Prince, Dieu nous assiste!
Faisons de jolis vers.

XV

Au royaume de beauté
Plus d'une aimable folie
Vous tient longtemps arrêté.
Œillet, muguet, ancolie,
Pourpre, tendre, un peu pâlie,
Chaque fleur a son galant.
De toutes la plus jolie,
C'est la rose au rosier blanc.

Dans l'ardeur du vent d'été
L'une, en riant, vous supplie,
Au cœur de l'autre est resté
Un brin de mélancolie.
Mais la merveille accomplie
Qu'on ne baise qu'en tremblant
Et que jamais on n'oublie,
C'est la rose au rosier blanc.

Son insolente fierté
De si haut vous humilie!
Elle a le signe enchanté
Qui lie, hélas! et délie.
Jamais ne se mésallie
La reine au parfum troublant.
Sa gloire est bien établie;
C'est la rose au rosier blanc.

ENVOI

A la princesse Aurélie
J'adresse d'un cœur dolent
Cette amoureuse homélie.
C'est la rose au rosier blanc.

XVI

Les papillons du matin
S'en vont sur la mer qui brille.
Sur les flots de vert satin
Leur essaim bleu s'éparpille.
Puis la troupe entre en bisbille
Et c'est comme un tourbillon.
Va réveiller la jonquille ;
Vole, vole, papillon !

Te voici, mon gai lutin,
Ma mignonne, ma gentille.
J'entends ton rire argentin
Qui me trouble et m'émoustille.
Avec mon cœur qui frétille
J'ai mis dans ton corbillon
Les grands biens de ma famille.
Vole, vole, papillon !

Oh ! Dieu ! le joli tétin,
Le tétinet qui pointille !
Il me faut le picotin
Qu'on doit à tout joyeux drille ;
En place pour le quadrille.
Le vent de ton cotillon
M'arrive à peine, et je grille.
Vole, vole, papillon !

ENVOI

Mais tu ris, méchante fille ;
C'est un blond chef de rayon
Qui, le soir, te déshabille.
Vole, vole, papillon !

XVII

C'EST ma mignonne, ma mie.
Sachez qu'elle a débuté
Sous l'œil plein de bonhomie
Du géni' d' la Liberté.
Elle a jadis hérité
(C'est là tout son patrimoine)
D'un joli fonds de gaîté.
Elle est du faubourg Antoine.

Jamais n'est trop endormie
Sa charmante vanité.
Mais elle n'offusque mie.
Même dans l'intimité
Elle a plus d'un bon côté.
C'est une fleur de pivoine;
Oh! triple!... une rareté!
Elle est du faubourg Antoine.

Il n'est pas de Jérémie
Qui n'admirât sa beauté...
Au moins une heure et demie.
Ses yeux ont tant de clarté!
Je l'aime en âne bâté
Et mangerais de l'avoine
Pour l'avoir tout un été.
Elle est du faubourg Antoine.

ENVOI

Pas trop de sévérité.
Prince, écoutez un bon moine
Qui ne dit que vérité.
Elle est du faubourg Antoine.

XVIII

TARTUFFE, l'excellent homme
Qui fut tant considéré
Ici comme en cour de Rome,
Vous le pensiez enterré.
Allons donc! Assez pleuré.
Il était à Cracovie,
Mais hier il est rentré.
Tartuffe est encore en vie.

Sage, prudent, économe
Et soumis à son curé,
En tous lieux on le renomme,
Partout il est vénéré.
Après qu'il a bien bâfré,
Sa benoîte âme est ravie
Au fond du ciel azuré.
Tartuffe est encore en vie.

Au reste grassouillet comme
Un petit abbé mitré,
Rose et frais comme une pomme,
De toute vertu paré.
Son pain est toujours beurré,
Sa table amplement servie.
Dieu le veut. C'est donc sacré.
Tartuffe est encore en vie.

ENVOI

Vous, maudit, pestiféré,
Si vous en avez envie,
Empiffrez-vous de poiré.
Tartuffe est encore en vie.

XIX

Un soir de l'autre semaine
Que j'étais presque éméché,
Je vis la belle Germaine
Triste comme le péché.
Oh! ce que j'en fus touché!
« Qu'est-ce donc qui vous afflige
Et pourquoi cet œil fâché?
— Anatole me néglige.

— Mon Dieu! quelle âme inhumaine,
Anatole! un débauché,
Ou bien quelque énergumène!
— Lui, c'est le parfait miché.
Jamais il n'a découché.
— Tu veux pas que je te bige?
— Non, j'ai le cœur empêché;
Anatole me néglige.

— Alors c'est un phénomène,
Il ne t'est guère attaché.
— Qu'y faire? L'amour nous mène
Quand on s'est amouraché.
— Qu'à son tour il soit lâché !
Calmez, calmez-vous, » lui dis-je.
Elle a toujours pleurniché :
« Anatole me néglige. »

ENVOI

Prince, si j'ai l'air penché
Comme un lys blanc sur sa tige,
N'en soyez effarouché :
Anatole me néglige.

XX

J'AI l'âme tendre et simplette
Et ne suis pas trop fendant.
Par le monde, à l'aveuglette,
Humble, je m'en vais rôdant.
Nulle épate. — Et cependant
Si je pouvais être mage
Comme le Sâr Péladan !
Pas moyen ? — Ah ! c'est dommage !
Que ne suis-je Décadent !

Quand Rose est à sa toilette
Elle plaît, c'est évident.
Un bouton de violette ;
Oui, mais rien de transcendant.
Je reste, en la regardant,
Aussi sage qu'une image.
Ah ! Dieu, le buisson ardent,
Papus, la Môme-Fromage !
Que ne suis-je décadent !

Pâturer sous la houlette
Du gros berger de Médan,
Mieux vaudrait la ciboulette
Qu'on mangeait au temps d'Adam.
Quant au Parnasse, oh! tordant!
Regardez-moi ce plumage.
Le bon vieux n'a qu'une dent,
Et quelle voix, quel ramage!
Que ne suis-je décadent!

ENVOI

Prince, la fleur de cet âge,
O mirifique pédant!
Souriez à mon hommage.
Que ne suis-je décadent!

XXI

Ennemi de toute satire
Et vieux pécheur impénitent,
Quand il s'agirait d'un empire,
On me verrait encor chantant.
Mais quoi? N'est-ce pas irritant
D'avoir ainsi le diable en croupe?
Quel compagnon peu ragoûtant!
Toujours un cheveu dans la soupe!

La belle aux yeux qu'on ne peut dire,
La belle aux yeux qu'on aime tant,
Un matin, s'est mise à sourire;
On se sent le cœur tout content.
Tandis qu'à genoux on l'attend,
Monseigneur Riquet à la Houppe.
Vous l'enlève tambour battant.
Toujours un cheveu dans la soupe!

Ces goujons qu'on ne saurait frire,
On les a pêchés à l'instant.
Ce mâcon, qui n'est pas du pire,
Est natif de Ménilmontant;
Ce roquefort est bien tentant:
Mettez-y seulement la loupe,
Il aura plus d'un habitant.
Toujours un cheveu dans la soupe!

ENVOI

Vous riez, mon prince, et pourtant
On vous a fait sauter la coupe.
Avouez que c'est embêtant.
Toujours un cheveu dans la soupe!

XXII

Au bord de l'Yvette ou de l'Oise,
On aime entendre, en s'endormant,
La fauvette qui vous dégoise
Joliment son léger tourment.
Le moineau, c'est un garnement,
La bergeronnette est touchante.
Oui, mais quel ensorcellement
Tandis que le rossignol chante!

Dans la grande paix villageoise,
L'amante vient avec l'amant.
L'une a des lèvres de framboise,
L'autre un cœur qui jamais ne ment;
Tous deux s'adorent tendrement.
Quelle belle serait méchante
Sous la splendeur du firmament,
Tandis que le rossignol chante!

Fût-ce un notaire de Pontoise,
Venu pour faire un testament;
Fût-ce une dame très bourgeoise,
Unie, oh! par le sacrement!
Avec tout l'enregistrement,
En cette nuit qui nous enchante
Qui donc n'aurait le cœur aimant,
Tandis que le rossignol chante!

ENVOI

Les ans s'écoulent. Tristement
L'eau s'en va de l'urne penchante.
Aimons-nous encore un moment,
Tandis que le rossignol chante!

XXIII

PLUS capiteuse que le vin,
Tumultueuse comme l'onde,
La femme est le trésor divin.
Mais, brunette, châtaine ou blonde,
Qu'elle débarque de Golconde,
De Samarcande ou du Japon,
Son cœur ne bat qu'une seconde,
Ron, ron, ron, petit patapon.

Hélas! on interroge en vain
L'âme légère et vagabonde.
Personne encor, pas un devin
N'a su lire aux yeux de Joconde.
On cherche, on crie, on pleure, on gronde.
Il suffit d'un minois fripon
Pour que le sage se morfonde,
Ron, ron ron, petit patapon.

Et toujours, au pays silvain,
Tourne, tourne la folle ronde.
Au creux du céleste ravin
Toujours croît la fleur inféconde,
Il semble que la joie abonde.
Ah ! L'amour quel joli poupon !
Mais croyez-vous qu'il vous réponde ?
Ron, ron, ron, petit patapon.

ENVOI

Chaque heure passe comme aronde,
Passe en levant son blanc jupon.
Prince, ainsi passera le monde.
Ron, ron, ron, petit patapon !

XXIV

Pourquoi donc, ma petite amie,
Me faire si vilain accueil?
Pourquoi donc, ma belle endormie,
T'agiter comme un écureuil?
Est-ce que j'ai le mauvais œil?
— Fi! Qu'as-tu fait avec Constance,
Dimanche, au moulin de Bonneuil?
— La chose n'a pas d'importance.

Vis-tu jamais cette momie
Boileau, dans son jardin d'Auteuil?
As-tu de notre Académie
Seulement contemplé le seuil?
Je sais, là-bas, certain fauteuil
Que l'on guigne avec insistance.
Ah! mon Dieu! le risible orgueil!
La chose n'a pas d'importance.

Qu'on soit professeur de chimie
Ou gai chanteur comme bouvreuil,
Crasseux ou plein de bonhomie,
Habitant de Brive ou d'Arcueil,
Tous, on se butte au même écueil.
Pierrot finit par la potence
Et Socrate... par le cerfeuil.
La chose n'a pas d'importance.

ENVOI

Je meurs. Amis, sur mon cercueil
Sifflez l'air de la reine Hortense.
Surtout ne prenez pas le deuil,
La chose n'a pas d'importance.

XXV

J'ai beau, dès le petit matin,
Mettre le nez à ma fenêtre...
Personne à l'horizon lointain.
Que la gloire est lente à paraître!
Bah! Suis-je fait pour la connaître.
Quelque jour je m'endormirai
Comme Tityre au pied d'un hêtre...
Quand on m'aura bien enterré!

J'y perds, ma foi, tout mon latin.
Si ma route ainsi s'enchevêtre,
C'est, bien sûr, la faute au destin.
Et me voici presque un ancêtre.
Humble desservant, pauvre prêtre,
Qui ne pouvais passer curé,
Quel bon évêque je vais être
Quand on m'aura bien enterré!

Pour le moindre petit trottin
Mon cœur flamba comme salpêtre;
Je m'affolai d'un diablotin
Qui plus d'un soir m'envoya paître.
On me trouvait par trop champêtre
Et j'étais peu considéré.
Que de cœurs dont je serai maître
Quand on m'aura bien enterré!

ENVOI

Douce maîtresse au cœur si traître,
O toi qui n'as jamais pleuré,
Qui sait? Tu m'aimeras peut-être
Quand on m'aura bien enterré!

Visite après boire

A Jules Truffier.

VISITE APRÈS BOIRE

J'ai défoncé d'un coup de poing
Un caquillon de vieux gravelle.
Un rayon d'or en ma cervelle
S'est introduit, je suis à point.

Devant l'armoire aux confitures
Ma table s'est mise à valser;
Mon lit demande à m'embrasser.
Seigneur Jésus, que d'aventures!

Et les bouteilles au long cou
Me contemplent d'un air si tendre!
Je ne me lasse pas d'entendre
Les cascades de mon coucou.

Ma foi, tant mieux! Vive la joie!
Et je souris béatement.
Vous croiriez voir un garnement
Qui s'attable en face d'une oie.

D'un rayon d'or je suis féru.
Je ris, je ris; j'en deviens bête.
Et voilà qu'en tournant la tête,
Quelque chose m'est apparu.

C'est comme un bateau qui chavire
Comme un prunier qui va branlant,
C'est rose et bleu, c'est noir, c'est blanc,
Ça tourne, tourne, et vire, vire.

Tiens, une femme!... Eh oui, ma foi,
Même une assez belle gaillarde;
Voyez-la donc qui me regarde
Et se gaudit, Dieu sait pourquoi.

Ses larges mains sont assez blanches,
Et son visage! un vrai soleil!
Des yeux noirs, un teint plus vermeil
Que le jour au milieu des branches.

Pas du tout fière avec cela;
Ce n'est pas une mijaurée.
Au pavillon de la marée
On connaît de ces beautés-là.

« Ah! dis-je, quel est ce mystère
Et pourquoi me fixer ainsi?
Ne savez-vous pas que voici
Un vertueux célibataire? »

« Turlututu, chapeau pointu,
Rassure-toi, fait la donzelle.
Comme toi je suis demoiselle;
Je n'en veux pas à ta vertu.

Je suis la muse peu sévère
Que nos vieux pères aimaient tant,
La muse qui laisse, en chantant,
Tomber des roses dans son verre.

Marot et le pauvre Villon
M'ont fait courir la pretantaine;
Sur les genoux de La Fontaine
J'ai retroussé mon cotillon.

Molière aux fers d'une inhumaine
Oubliait tout en mon retrait;
La bonne vieille Laforêt
Était ma cousine germaine.

Despréaux voulut m'en conter,
Mais ce n'était que radotage.
Regnier me plaisait davantage;
Il fallait l'entendre chanter!

Et Voltaire! La bonne pièce!
Quelle malice! Avons-nous ri!
Ce fut mon singe favori;
Mais je n'aimais pas trop sa nièce.

Ah! Vive Dieu! que de galants
M'ont adorée à mon aurore!
Ne suis-je pas plaisante encore?
Je n'ai pas même deux mille ans! »

« Deux mille ans et si peu chenue!
Dis-je, vraiment vous m'étonnez. »
Mais elle fait un pied de nez,
Tire la langue et continue :

« Hélas! nous étions si contents!
Vêtu de rose et d'émeraude,
On s'en allait à la maraude
Au jardin de Roger Bontemps.

Mais la gaîté n'est plus de mode.
Mettre son cœur à l'abandon,
Jouer, folâtrer, allons donc!
C'était bon sous le vieil Hérode!

J'ai vu le temps où nos Français,
La tête au vent comme raquette,
Aimaient à la bonne franquette,
Sans autre forme de procès.

Ils poursuivaient la fantaisie
Au clair soleil, par les prés verts;
Toujours leur cervelle à l'envers
Gardait un grain de poésie.

Aujourd'hui, quel monde assommant!
Plus de jeunesse! on parle en prose.
Le chardon vient après la rose;
Après le bal, l'enterrement.

Le rire plein, large et sonore,
Le franc rire de nos aïeux
Ne s'envole plus vers les cieux;
C'est à jurer qu'il déshonore!

Et le bon vin qui fait loucher,
Le vin gaillard, fils de nos vignes,
Où sont les vaillants qui soient dignes,
Ah! seulement d'en approcher?

Tandis qu'en mon verre il rougeoie,
Plus d'un se râpe le palais
Avec l'ale ou le gin anglais.
Ils ont l'ivresse, non la joie.

D'aucuns en pays allemand
Vont se griser de lourde bière;
Autant vaudrait se mettre en bière
Pour attendre le jugement.

D'autres, que Dieu les récompense,
Boivent dans un pot à pisser
Quelque chose qu'on voit mousser;
Le cœur me lève quand j'y pense.

On a beau dire, on a beau faire :
Il faut coqueter; c'est la loi.
On n'est pas belle que pour soi,
Et l'amour est la grande affaire.

Quoi! Plus même un pauvre bouquet
Noué d'un bout de faveur bleue!
Pas un pompon rose à la queue
De Sans-Souci, mon bourriquet!

Puisque le monde m'abandonne,
Moi qui l'avais tant diverti,
Je te prendrai comme apprenti,
Malgré ton ventre qui bedonne.

Tu ne sembles pas très malin;
Je te dégourdirai, peut-être.
J'ai bien mené les vaches paître,
Au temps jadis, avec Colin.

Nous irons au soleil de France
Voir reverdir les églantiers. »
Et j'ai répondu : « Volontiers !
Grand merci de la préférence.

Que je voudrais vous consoler!
Je vous aime tant ! C'est merveille.
Et voici qu'en mon cœur s'éveille
Un merle prêt à s'envoler.

Mais je n'ai jamais eu de vice,
J'ai peur de rester en défaut.
Saurai-je faire ce qu'il faut?
M'allez-vous pas trouver novice? »

« Sois donc tranquille, mon garçon;
Je t'apprendrai mes ritournelles,
Nous chanterons sous les tonnelles
Le vin, l'amour, à l'unisson,

Et nous ferons tant de tapage
Que les gens nous entendront bien.
Tu porteras mon petit chien,
Tu seras mon nègre et mon page. »

« Belle dame, excusez du peu!
Et que de grâces à vous rendre!
Mais, dites-moi, ne peut-on prendre
Un baiser... pour l'amour de Dieu? »

Là-dessus, tout plein de cautèle,
Je m'approche. Mais en riant :
« Ah ! fi, fi ! Le petit friand !
C'est qu'il aime la bagatelle !

Plus tard, plus tard, gros étourdi ;
Fais d'abord ton apprentissage.
A bas les mains ! Voyons, sois sage !
Nous verrons ça l'autre mardi. »

Et tout à coup, par la croisée,
La belle s'enfuit prestement.
C'est un vrai tour d'enchantement ;
Psit, psit ! Plus rien : une fusée !

J'ai beau m'écarquiller les yeux,
Rassembler mes pauvres idées.
Rien que les bouteilles vidées
Qui s'affalent à qui mieux mieux.

Et je l'avais là tout à l'heure,
Et son sourire était si frais !
Ah ! pour deux sous je pleurerais
Si je savais comment on pleure.

Amour, gaîté, tout est fourbu,
Et maintenant, ma foi, j'hésite.
Est-ce bien vrai, cette visite?
Qui peut savoir? J'avais tant bu!

A Narcisse Quellien

A NARCISSE QUELLIEN

Les bardes d'Armorique étaient de bonnes gens
Et qui regardaient tout d'un œil pas trop sévère.
Ils avaient un grand cœur, ils avaient un grand verre;
Ils buvaient sec et ferme, étant intelligents.

D'ailleurs, très attentifs à l'Angelus qui sonne,
Ils s'appuyaient au mur quand ils avaient trop bu.
Leur Pégase breton ne fut jamais fourbu;
Nul d'entre eux n'a jamais fait de mal à personne.

Le sire Du Guesclin, bien qu'il fût des plus laids,
Était aussi des bons, si j'en crois la légende,
Et ne boudait pas plus, tant sa soif était grande,
Devant un muid de vin que devant un Anglais.

Quant aux saints de Bretagne, oh ! les saints que j'adore !
Toujours prêts à lever le coude et volontiers.
Leur humble sanctuaire est fleuri d'églantiers,
Leur cloche toujours tinte au lever de l'aurore.

Narcisse, mon ami, que le jus du raisin
Nous réjouisse. Hélas ! c'est le sang de la race.
Titubons, s'il te plaît, mais comme saint Pancrace.
Un petit plumet? Oui, mais comme Taliésin.

Sonnets

A Raoul Ponchon.

I

O délectable
Ami Ponchon,
Vois ce cruchon :
De l'or potable !

On est à table,
Dans ce bouchon,
Comme un cochon
Dans son étable.

Un autre rôt,
Un autre pot;
Je bois, j'enfourne.

Mon Dieu, merci !
La terre tourne,
Je tourne aussi.

II

Être homme de guerre
Et grand avocat,
Dire à tous : raca,
C'est bon pour Laguerre.

Quel homme vulgaire!
Boire du muscat
Est plus délicat
Et ne coûte guère.

Un coup de vin vieux
Nous rend tout joyeux :
Vidons la feuillette.

Chut! Deux jolis yeux
Valent encor mieux :
Baisons la fillette.

III

AIMEZ-VOUS beaucoup
La littérature?
Moi, de la lecture
J'en ai jusqu'au cou.

Que dit le coucou?
Amour et friture.
Assez d'écriture;
Il faut boire un coup.

Le soleil se mouille
Et va dans l'étang
Finir en Gribouille.

Au bouchon, pourtant,
Avec une andouille,
Margot nous attend.

IV

HÉLAS! plus de foie
Ni de pied farci!
Par bonheur voici
Qu'on apporte l'oie.

Tiens, mon nez rougeoie
Et le tien aussi.
Buvons sans souci,
Et vive la joie!

O divin moment!
Un mot seulement
Au cruchon de *fine*.

Et, digue, din, don!
Partons, Joséphine,
Pour le rigodon.

Marguerite des bois

A Fernand l'Anglois.

MARGUERITE DES BOIS

MARGUERITE des bois,
Vous souvient-il encore,
Marguerite des bois,
Du soleil d'autrefois?

Et du matin chantant
Et de la fraîche aurore,
Et du matin chantant
Où je vous aimais tant.

On m'a parlé de vous
Chez Marthe, la voisine,
On m'a parlé de vous,
Mon fin petit cœur doux.

Je sais que vous pleurez,
Le soir, à la cuisine,
Je sais que vous pleurez
Sur vos souliers dorés.

Vous aviez rarement
Gentillesse à me dire,
Vous aviez rarement
Pitié de votre amant.

Vous m'avez désolé
Avec votre sourire,
Vous m'avez désolé
Et je m'en suis allé.

Vous chasse qui voudra,
O folles alouettes,
Vous chasse qui voudra,
Il s'en repentira.

Moi, je vais en forêt
Cueillir les violettes,
Moi, je vais en forêt
Attraper le furet.

Mes nippes à mon cou,
Je fais mon tour de France,
Mes nippes à mon cou,
Je m'en vais, Dieu sait où.

Tous les chemins sont verts,
Et vive l'espérance!
Tous les chemins sont verts,
Dans le vaste univers.

J'ai couché quatre nuits
En plein château des belles,
J'ai couché quatre nuits,
Sans perdre mes ennuis.

Et je reviens encor
Avec les hirondelles,
Et je reviens encor
Où sont les boutons d'or.

Rien n'est aussi charmant
Que nos filles de Bresse,
Rien n'est aussi charmant
Que leur habillement.

Au petit jour, leurs yeux
Sont remplis de tendresse,
Au petit jour, leurs yeux
Ont la couleur des cieux.

Marguerite des prés,
Quand le soleil vous dore,
Marguerite des prés,
Jamais vous ne pleurez.

Marguerite des bois,
Vous souvient-il encore,
Marguerite des bois,
Du soleil d'autrefois?

Lettre d'amour

A Charles Le Goffic.

LETTRE D'AMOUR

AH ! sûrement
Vous allez rire.
Je viens d'écrire
A mon amant :

« Beau capitaine
Sans foi ni loi,
Tu cours sans moi
La pretantaine.

« Et cependant,
Joli Bobèche,
On se dessèche
En t'attendant.

« Vrai ! tout m'assomme ;
Je ne veux rien
Que toi, mon chien,
Mon petit homme.

« J'ai pris le deuil.
Adieu toilette !
Je vis seulette,
La larme à l'œil.

« Crois-moi, je t'aime
D'un amour pur ;
Je suis, bien sûr,
Toujours la même. »

Et puis, tenez,
Sera-t-il aise ?
Crac, je le baise
Au bout du nez.

Dieu ! que c'est drôle !
Pauvre chrétien !
Ai-je assez bien
Joué mon rôle ?

C'est trop d'ennui
Qu'il ose dire
Qu'on ne respire
Qu'auprès de lui.

J'aime les hommes
Pour m'en moquer;
Je veux croquer
Toutes les pommes.

J'aime à changer,
A l'aveuglette,
Et la houlette
Et le berger.

Qui cherche à plaire
Me fait la cour.
Vogue l'amour
Sur la galère!

Quand l'églantier
Rit et verdoie,
Il fait la joie
Du monde entier.

La rose s'ouvre ;
Son cœur naissant
Est au passant
Qui la découvre.

Pauvre cadet !
Tra la la lère...
Quelle colère
S'il m'entendait !

« Morbleu, gredine,
Assez juré ;
Je te tuerai
Avant qu'on dîne.

« Je suis à bout,
Mauvaise bête ! »
C'est la tempête.
Il brise tout.

Mais je ne risque
Pas un cheveu.
Ah ! ah ! Quel jeu !
Et comme il bisque !

Ai-je rempli
Toute la lettre?
Non, j'y veux mettre
Mon cœur joli,

Mon cœur de blonde,
En bel argent,
Le plus changeant
Qui soit au monde.

Et puis voilà
Toute l'affaire!
Qu'il s'aille faire...
Tra la la la!

Rosette en Paradis

A Tony Révillon.

ROSETTE EN PARADIS

I

ROSETTE de Paris,
Chausse tes souliers gris.

Passe la robe à traîne
Dont Gaspard eut l'étrenne,

Ta robe à falbalas
Mauve tendre ou lilas.

Emporte aussi, Rosette,
Ta fine chemisette,

Ton éventail poudré,
Ton corset mordoré,

Tes blondes et tes ruches,
Toutes tes fanfreluches;

Rosette de Paris,
Allons en Paradis.

II

Hélas! le bon saint Pierre,
Le concierge des cieux,
Hélas! le bon saint Pierre
N'est pas trop gracieux.

Pour admettre Rosette,
Rosette et ses chansons,
Pour admettre Rosette,
Il a fait des façons.

« D'où venez-vous, la belle
Au collier de corail?
D'où venez-vous, la belle,
En si fol attirail?

— A Paris, la grand'ville,
Saint Pierre, mon cousin,
A Paris, la grand'ville,
J'étais en magasin.

A Paris, dans la rue
De l'ancien Doyenné,
A Paris, dans la rue,
J'ai pas mal gaminé.

— Ah ! cet endroit, ma fille,
Est bien mal fréquenté,
Ah ! cet endroit, ma fille,
Manque de sainteté.

— Oui, mais comme on s'amuse,
Saint Pierre, mon ami !
Oui, mais comme on s'amuse !
On n'est pas endormi.

On babille, on s'habille,
On est toujours courant ;
On babille, on s'habille,
Et le mal n'est pas grand.

— Mais comment, ma petite,
Serviez-vous Jésus-Christ?
Mais comment, ma petite...
— J'avais beaucoup d'esprit.

J'étais la plus jolie,
Je savais bien danser;
J'étais la plus jolie
Qui se fît embrasser. »

III

Saint Pierre a fait trois fois,
En secouant ses manches,
Saint Pierre a fait trois fois
Le signe de la croix.

« Vous avez l'œil trop doux,
Et vos mains sont trop blanches,
Vous avez l'œil trop doux
Pour habiter chez nous,

Avec de pauvres gens
Absolument rustiques,
Avec de pauvres gens,
Pas trop intelligents.

Comment feriez-vous donc
Pour chanter nos cantiques ?
Comment feriez-vous donc ?
— Eh ! tirez le cordon,

Je sais la mère Angot ;
Chanter, la belle affaire !
Je sais la mère Angot,
Écoutez-moi plutôt.

— Mais nos concerts pieux ?
— Il s'agit de s'y faire.
— Mais nos concerts pieux ?
— Tout ira pour le mieux.

— Non, non, assez causé,
Maudite pécheresse.
Non, non, assez causé,
Je suis scandalisé.

— J'eus le cœur inconstant,
Je n'étais que tendresse.
J'eus le cœur inconstant;
N'en peux-tu dire autant?

Naguère, au coin du feu,
Dans la cour du grand-prêtre,
Naguère, au coin du feu,
Tu renias ton Dieu.

Et le coq a chanté,
Comme avait dit le maître,
Et le coq a chanté,
Criant ta lâcheté!

Je n'aurais fait jamais,
Pauvre petite femme,
Je n'aurais fait jamais
Tort à ceux que j'aimais.

— Ah! Dieu, mon chapelet!
Enlevez cette infâme!
Ah! Dieu, mon chapelet!
— Silence, pipelet! »

IV

A peine il entend ce mot malsonnant,
Tout le Paradis sort en bourdonnant
Comme, autour des treilles,
Un essaim d'abeilles.

Voici saint Maurice en soldat romain;
Le grand saint Joseph, un lis à la main;
Sainte Perpétue
Tout de blanc vêtue.

Voici saint Antoine, avec son cochon;
Saint Roch et son chien, un parfait bichon;
Saint Vincent, insigne
Patron de la vigne;

Et puis saint Jérôme et saint Augustin
Qui savaient très bien écrire en latin;
Le bon saint Grégoire
Qui préférait boire;

Saint Éloi, ministre et grand forgeron ;
Saint Denis-des-Champs, bonhomme tout rond,
Qui comble de graisse
Les chapons de Bresse ;

Saint Loup, saint Maclou, saint Cloud, saint Crépin,
Bruno le Chartreux, l'évêque Turpin,
Qui tint la campagne
Avec Charlemagne ;

Enfin sainte Ursule et monsieur Renan.
Et derrière vont, trottant, trottinant,
Onze mille vierges
Qui portent des cierges.

V

« Ciel ! Qu'ai-je entendu ?
Dit sœur Cunégonde ;
C'est la fin du monde,
Et tout est perdu !

— Mon Dieu, quelle affaire!
Répond frère Jean.
Que c'est affligeant!
Que va-t-on nous faire?

— Notre-Dame, à nous!
Soyez-nous propice! »
Et voilà Sulpice
Qui tombe à genoux.

Mais, quand les apôtres
Clameraient en chœur,
Rosette a du cœur;
Elle en a vu d'autres.

Elle fait trois pas,
Le poing sur les hanches.
Et ces barbes blanches
Ne la troublent pas.

« La bonne folie!
Habitants des cieux,
Voyez donc mes yeux;
Je suis très jolie.

Pourquoi ces nez longs
Et ces faces mornes ?
Je n'ai pas de cornes
Sous mes cheveux blonds.

Je sens la framboise
Et non le roussi ;
Je n'ai pas souci
De vous chercher noise.

Chez vous c'est parfait,
Bien qu'un peu rocaille,
Et votre Versaille
Est d'un bel effet.

Le logis, la table,
Tout est fort plaisant,
Tout est reluisant,
Tout est confortable,

Je ne dis pas non,
Et c'est peint à fresque,
Et cela vaut presque
Le Grand-Trianon.

Surtout vos portiques
Sont du meilleur goût.
Hélas! voilà tout.
Et puis quels cantiques!

Toujours du plain-chant,
Du soir à l'aurore...
En latin encore,
Ce n'est pas méchant.

Bast! Laissez-moi dire,
Brebis du bon Dieu;
Attendez un peu,
Vous allez bien rire.

Yvette a son prix,
Paulus est fort tendre.
Je veux vous apprendre
Les airs de Paris.

Mille fariboles
Que nous connaissons,
Un tas de chansons
Folles, folles, folles... »

VI

C'est ainsi, m'a-t-on dit, que la belle parla;
Mais le ciel n'entend pas de cette oreille-là.
Scandale énorme! Autour de Rosette impassible
Un cercle s'est formé. « Seigneur, est-ce possible!
Encor ce Lucifer qui nous veut abuser;
Vite, vite l'eau sainte! Il faut l'exorciser. »
Et pour la voir de près on se heurte, on se pousse.
Aux premiers rangs, pourtant, un vieux saint d'humeur douce
Murmure : « Laissez-la, soyons plus complaisants :
Voyez comme c'est jeune, elle n'a pas seize ans. »
Mais la troupe céleste : « Oh! la dévergondée,
Qui ne connaît ni Dieu ni diable! A-t-on idée
D'une chose pareille! Est-ce que par hasard
On recrute à présent les saints à l'Alcazar!
L'avez-vous entendue avec notre concierge?
Elle croit, j'imagine, être dans une auberge. »
Et Rosette, très digne en son petit complet,
Dit : « C'est beaucoup de bruit pour un pauvre couplet.
Que de propos en l'air, que de billevesées!
Vous n'avez donc jamais vu les Champs-Élysées?

Ah! vraiment, c'est trop fort. Vous ne connaissez donc
Ni Rueil, ni Chatou, ni le bois de Meudon?
Vous n'avez jamais fait l'ombre d'une fredaine,
Vous ne savez pas l'air de la Briguedondaine,
Vous ne riez jamais! Je vous plains, bonnes gens;
Vous en seriez meilleurs et bien plus indulgents. »
Grand haro pour le coup! On crie, on s'égosille :
— « Enlevez la sorcière. — A la porte, la fille! »
Quand, tout à coup, chacun reste le bec dans l'eau.
C'est le Père Éternel, c'est le Bon Dieu. Tableau.
Comme un pâtre appuyé sur son bâton d'érable
Il entre, caressant sa barbe vénérable,
Et dans les plis royaux de son long manteau bleu
Frissonne un soleil d'or. Intimidée un peu,
Rosette gentiment a fait la révérence,
Et lui : « Mes chers amis, cette enfant vient de France.
Vous n'y comprenez rien, je n'en suis pas surpris.
Nous n'avons pas ici grand monde de Paris.
Mais quoi! le cœur est bon si la tête est légère;
Saint Pierre, en ton bercail reçois cette bergère;
Elle a l'éclat de rire et le parler joyeux.
Ouvre : pour cette fois nous fermerons les yeux. »

VII

Et c'est ainsi que Rosette
Devint sainte en Paradis,
Et c'est ainsi que Rosette
A cessé d'être grisette.

Adieu les belles manières
Qu'on avait au temps jadis,
Adieu les belles manières
En usage au pont d'Asnières!

A côté de Madeleine
Elle est assise au lutrin,
A côté de Madeleine
Elle chante à perdre haleine,

Et dans ses mains paresseuses
Fleurit un beau romarin,
Et dans ses mains paresseuses
On voit des roses mousseuses.

C'est une âme toute pure,
Qui de nous aurait cru ça?
C'est une âme toute pure...
Avec un brin de guipure,

La plus charmante âme blonde,
O vous tous qu'elle embrassa,
La plus charmante âme blonde
Que Dieu garde en l'autre monde.

La Journée de Javotte

A Charles Guillon.

LA JOURNÉE DE JAVOTTE

I

DANS son grand lit rose
Aux nœuds de satin,
Depuis le matin
Javotte repose.

Souple comme un gant,
Vague comme un songe,
Frissonne et s'allonge
Son corps élégant.

Autour de ses hanches
Au contour léger,
Semblent voltiger
Mille roses blanches.

Sous ses cheveux d'or
A peine on devine
Sa tête divine,
Toute pure encor.

A quoi rêve-t-elle,
La naïve enfant?
A quelque bouffant
De folle dentelle;

A tant de mignons
Qui disent : « Je t'aime, »
Sans qu'on tienne même
A savoir leurs noms;

A sa robe à queue;
A son beau carlin;
Peut-être au moulin
Qui battait l'eau bleue,

Au temps où, dit-on,
Fillette champêtre,
Elle menait paître
L'âne et le mouton!

Maintenant des perles
Brillent à ses doigts.
Adieu, dans les bois,
La chanson des merles.

Le lit de gala
Garde, en sa paresse,
Un air d'allégresse
Et de tralala.

Çà et là des ruches,
Des chiffons brodés,
Le cornet aux dés,
La cage aux perruches;

Sous un cotillon
Une boîte à mouches,
De minces babouches
A la Cendrillon;

Un bout de mitaine,
Des bas, un collier,
Don du chevalier
De la Pretantaine;

Le cœur éploré,
Deux amants de Sèvres
Unissent leurs lèvres
De biscuit doré;

L'empereur de Chine,
Heureux et vermeil,
S'esclaffe, un soleil
Au bas de l'échine,

Et tout à l'entour,
Fine comme l'ambre,
Rôde par la chambre
Une odeur d'amour.

II

Les heures légères
Passent en dansant;
Tel un chœur décent
D'accortes bergères.

Un flot de galants
Accourt à l'offrande,
Et chacun demande
La belle aux seins blancs.

Écoliers imberbes
Comme des nonnains,
Géants, petits nains,
Cavaliers superbes,

Vieux beaux, obstinés
Diseurs de sornettes,
Avec des lunettes
Et la goutte au nez,

Gros financiers, dignes
D'être un jour pendus,
Moinillons dodus
Toujours dans les vignes,

Suppôts de la loi
En robes à traîne,
Pages de la Reine,
Écuyers du Roi,

Maîtres de musique
Experts en douceurs,
Graves professeurs
De métaphysique,

Tout ce monde rit,
Tourne, s'émoustille,
Babille, frétille,
Court après l'esprit.

Et voici vingt reîtres,
Armés jusqu'aux dents,
Qui font les fendants
Et parlent en maîtres.

Tous, jeunes ou vieux,
Ont même assurance ;
La même espérance
Flambe dans leurs yeux.

« O nymphe guerrière,
Toujours combattant,
Secoue, en chantant,
L'or de ta crinière.

« Jette-moi gaîment
Les fleurs de ta couche.
Je veux, sur ta bouche,
Mourir en t'aimant.

« Fais de ton esclave
Ce que tu voudras,
Je veux, en tes bras,
Mourir comme un brave. »

Et plus d'un juron
De France ou d'Espagne
Tout bas accompagne
L'amoureux ronron.

Mais la porte est close.
Chut! chut! pas de bruit!
Il fait encor nuit
Dans le grand lit rose.

III

Au soir cependant,
N'est-ce pas merveille?
Javotte s'éveille,
S'éveille en boudant.

« Oh! quelle existence!
Mieux vaudrait, je crois,
Seulette en un bois,
Faire pénitence.

« Bonsoir aux amours!
Je suis fatiguée
D'être toujours gaie,
De rire toujours.

« Que de sérénades
Et de beaux serments!
Que de compliments
Fades, fades, fades!

« Un printemps caché
Fleurit mon visage,
Et sous mon corsage
Amour est niché.

« Je suis plus jolie
Que le mois d'Avril;
Chacun, paraît-il,
M'aime à la folie.

« Fi! qu'on est moqueur
Au pays du Tendre!
Comment laisser prendre
Un peu de son cœur?

« Viens donc çà, Nanon,
Petite servante;
De ta main savante
Lisse mon chignon.

« Ma joue est blêmie;
C'est quelque vapeur.
Suis-je à faire peur?
Qu'en dis-tu, ma mie?

« Et quoi de nouveau?
Que dit-on en ville?
— Monsieur de Saint-Gille
Pleure comme un veau.

« C'est à fendre l'âme;
Il se meurt... — Bon, bon!
Foin de ce barbon!
Quoi de plus? — Madame,

« Trois grands avocats
Débarquent du coche,
L'œil en fleur, la poche
Pleine de ducats.

— Fi! je n'aime guère
Ces robins crottés.
— Alors, écoutez
Un homme de guerre.

« J'en connais plus d'un
Qui perdit la tête
En vous... — Grande bête,
Rien n'est si commun!

— Le sieur d'Amourette,
Votre beau cousin,
A fait un dizain
Sur votre levrette.

— Des vers? ah! Dieu non;
La belle fadaise!
Sais-tu rien qui plaise?
Cherche encor, Nanon. »

IV

Soudain, à la porte
On frappe en vainqueur.
« Eh! c'est toi, mon cœur,
Le diable m'emporte!

« Entre donc, l'abbé,
Tu te fais attendre;
Hâte-toi de prendre
Ta place au jubé! »

En perruque blonde
Et petit collet,
Entre un prestolet,
Le plus gai du monde.

Jusqu'au bout des doigts
Mobile et fantasque,
C'est le petit masque
Le mieux fait qui soit.

Pas une dévote
N'a si fin caquet,
C'est le perroquet
De dame Javotte.

« Friande, bonjour,
Bonjour, ma déesse. »
La belle, en liesse,
Rit comme un amour.

Sous sa chemisette
Bouffante à dessein,
Pointe un bout de sein.
L'aimable amusette !

Et lui, folichon,
Dit cent bagatelles,
Fripe les dentelles,
Flaire le manchon.

O grâces câlines
Et tableau charmant!
Tous deux gentiment
Croquent des pralines.



Passionnette

A Francisque Allombert.

PASSIONNETTE

I

Mon Isabelle
N'a, Dieu merci,
D'autre souci
Que d'être belle.

Qu'il fait bon voir
Son teint de rose !
C'est, je suppose,
Tout son avoir.

Que d'assurance
En ces beaux yeux,
Les plus joyeux
Qui soient en France !

C'est rire un brin
Qu'elle demande.
Elle est gourmande
Comme un serin.

D'ailleurs, bébête,
J'en ai grand'peur ;
Rien dans le cœur
Ni dans la tête.

Du sérieux
Comme une autruche ;
Jamais perruche
N'a parlé mieux.

Oui. Mais on rêve
De l'embrasser.
Faut-il danser ?
Elle a la fève.

Puis elle rit ;
Cela me touche.
Vraiment sa bouche
A tant d'esprit !

II

Quand reverdira
La saison des roses,
Que de tendres choses
Mon cœur te dira,
Que de tendres choses,
Au milieu des roses!

Donne tes yeux bleus
Pour que je les baise,
Ta bouche de fraise,
Ton corps onduleux;
Donne que je baise
Ta bouche de fraise.

Comme sur un pré
L'alouette folle,
Ta gaîté s'envole
Dans le soir doré,
Et, comme toi folle,
Mon âme s'envole.

Ma mie aux doux yeux,
Ne sois plus méchante ;
Entends ce que chante
L'arbre merveilleux :
Entends donc, méchante,
L'oiselet qui chante.

III

Si Clodion t'avait connue,
Rose et fraîche comme une infante,
Oh ! quelle chose ébouriffante
Il eût faite avec ta chair nue !

Si Greuze t'avait rencontrée
Folâtrant sur les bords de l'Oise,
Quelle piquante villageoise
Le bon peintre nous eût montrée !

Si Fragonard t'avait surprise
En quelque forêt d'Arcadie,
Qu'il eût fait d'une main hardie
Voler tes jupes dans la brise !

Si Parny t'avait bien aimée,
Follement comme il faut qu'on t'aime,
Quel interminable poème
Dirait ta nuque parfumée !

Mais assez de batifolage.
Tu n'as pas eu cette fortune,
Et je suis seul, au clair de lune,
A célébrer ton cœur volage.

IV

Et nous avons eu vraiment
Tout là-bas, dans la province,
Et nous avons eu vraiment
Beaucoup, beaucoup d'agrément.

Oui, ma foi, je fus heureux,
Comment dire? Comme un prince;
Oui, ma foi, je fus heureux
Puisque j'étais amoureux.

Nous allions cueillir des fleurs
Au marais, dans la prairie;
Nous allions cueillir des fleurs
Moins fraîches que ses couleurs.

Nous dormions au fond des bois
Non sans quelque effronterie;
Nous dormions au fond des bois,
Pas toujours, mais quelquefois.

Et, le soir, comme on dînait
Dans notre petite auberge!
Et, le soir, comme on dînait!
C'est l'amour qui cuisinait.

La rivière clapotait,
Gaîment, entre chaque berge.
La rivière clapotait;
Notre cœur, à nous, chantait.

Des taquineurs de goujons
On voyait la troupe insigne;
Des taquineurs de goujons
S'espaçaient parmi les joncs.

Je les reverrai souvent,
Nos bons pêcheurs à la ligne;
Je les reverrai souvent,
Héroïques, dans le vent.

V

Petite folle
On te connaît;
Ton fin cœur n'est
Que faribole.

Il farandole
Un tantinet,
Et ton bonnet
Au loin s'envole.

Bah! danse encor
A ton fil d'or,
Marionnette.

Moi, je rirai
Tant que j'aurai
Ma blondinette.

VI

J'aime ses yeux et j'adore sa bouche.
Sa bouche rose est une fleur de lin;
Ses yeux sont verts comme l'eau du moulin,
D'un vert si tendre, oh! pas du tout farouche.

Elle sourit après qu'elle a dansé;
Ses cheveux d'or lui font une auréole.
Un peu perverse, adorablement folle,
Elle me rend tout le siècle passé.

Une malice est au coin de ses lèvres,
Une fossette à son joli menton,
Et je crois voir, gardant son blanc mouton,
Quelque bergère en pâte de vieux Sèvres.

Mais la bergère a plus d'un amoureux;
Son cœur est traître, à la petite masque.
Elle est cruelle, elle est surtout fantasque.
Ah! le mouton n'est pas toujours heureux!

VII

C'est madame Pot-au-feu.
Avec ses airs de Pontoise,
Sous son petit jersey bleu,
L'œil à tout, sournoise un peu,
Elle est bourgeoise, bourgeoise!

C'est madame Jupe-au-vent,
Sans peur, merci ni reproche.
Gaillarde après comme avant,
Experte à tout jeu savant,
Elle est gavroche, gavroche.

C'est madame Lucifer,
Aux yeux luisants comme braise;
Le cœur et la jambe en l'air.
Et des mots! Brr... brr... L'Enfer!
Elle est mauvaise, mauvaise.

C'est madame nos amours,
Adorable tout de même,
La belle aux yeux de velours
A qui je reviens toujours;
C'est ma mignonne et je l'aime!

VIII

O m'amour, ô friandise,
Que veux-tu que je te dise?
Tu ne m'aimes plus, c'est bien.
Je crois que tu n'y peux rien;
Tu n'es vraiment pas méchante.
Ah, Dieu non! Pourvu qu'on chante

C'est bien tout ce qu'il te faut,
Et ton cœur est sans défaut.
Ton cœur! Sais-tu s'il existe.
Il n'a jamais été triste.
C'est un joli cœur naissant
Qu'on endort en le berçant
Avec un chant de nourrice.
Il n'a pas de cicatrice.
C'est une flûte en roseau,
C'est une plume d'oiseau.
Ta vie est toujours en fête;
Tu n'as pas idée en tête
Qui se tienne un peu debout.
Tu souris et puis c'est tout.
Pourquoi pas? Vive la rose!
Faut-il qu'un pédant morose
Se mêle d'effaroucher
La tendre fleur du pêcher?
Lorsque tout se renouvelle
Et qu'on a dans la cervelle
Le soleil de la saison,
Que sert de parler raison
Aux folâtres églantines?
Garde tes façons mutines,
Ton sourire ensorceleur,
Tes yeux doux, ta bouche en fleur.

Réjouis-toi d'être blonde;
Regarde courir le monde,
Les pauvres moutons sauter
Et les gens se culbuter.
Contemple, toute ravie,
La bataille de la vie.
Accueille avec un bouquet
Le vainqueur s'il est coquet;
Vide devant sa bannière
Ta corbeille printanière,
Et tant pis pour les blessés
Qui râlent dans les fossés!

Table

TABLE

Achevé d'imprimer

le quatorze novembre mil huit cent quatre-vingt-onze

PAR

ALPHONSE LEMERRE

25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 25

A PARIS

3. — 1440.

POÈTES CONTEMPORAINS

Volumes in-18 jésus, imprimés en caractères antiques sur beau papier vélin. Chaque volume, 3 francs.

LOUIS TIERCELIN	*Les Asphodèles*	1 vol.
— —	*L'Oasis*	1 vol.
PAUL DE TOURNEFORT . .	*Les Traversées*	1 vol.
— —	*L'Immortelle Chanson*	1 vol.
FRÉDÉRIC TURRIÈRE . . .	*Çà et là*	1 vol.
HÉLÈNE VACARESCO . . .	*Chants d'Aurore*	1 vol.
LÉON VALADE	*A mi-côte*	1 vol.
MARIE DE VALANDRÉ . .	*Au bord de la Vie*	1 vol.
— —	*Le Livre de la Fiancée*	1 vol.
VALENTIN	*Poésies*	1 vol.
VALIBOUZE-RIBES	*Par ci, par là*	1 vol.
MAURICE VAUCAIRE . . .	*Arc-en-Ciel*	1 vol.
— —	*Effets de Théâtre*	1 vol.
— —	*Parcs et Boudoirs*	1 vol.
J. DE LA VAUDÈRE	*Les Heures perdues*	1 vol.
— —	*La Mandore*	1 vol.
DELLA ROCCA DE VERGALO	*Le Livre des Incas*	1 vol.
ÉMILE VERHAEREN	*Les Moines*	1 vol.
PAUL VERLAINE	*Poèmes saturniens*	1 vol.
GABRIEL VICAIRE	*Le Miracle de Saint Nicolas*	1 vol.
— —	*L'Heure enchantée*	1 vol.
— —	*A la bonne franquette*	1 vol.
JEAN DE VILLEURS	*Songes bleus*	1 vol.
WINOC JACQUEMIN	*Sonnets à Ninon*	1 vol.
CHARLES WOINEZ	*La Guerre des fourmis*	1 vol.
PAUL Y.	*Un Deuil*	1 vol.
ZÉNON-FIÈRE	*Le Livre des Ames*	1 vol.
******	*Posthuma*	1 vol.
******	*Sonnets historiques*	1 vol.
******	*Le Livre d'un inconnu*	1 vol.

LÉON DUVAUCHEL	*La Clef des Champs*. 1 vol. in-18 . .	4 fr.
PHILIPPE GILLE	*L'Herbier*. 1 vol. in-4°	4 fr.

Paris. — Imp. A. LEMERRE, 25, rue des Grands-Augustins. — 1. 1410.

POÈTES CONTEMPORAINS

Volumes in-18 jésus, imprimés en caractères antiques sur beau papier vélin. Chaque volume, 3 francs.

Louis Tiercelin	*Les Asphodèles*	1 vol.
— —	*L'Oasis*	1 vol.
Paul de Tournefort . .	*Les Traversées*	1 vol.
— —	*L'Immortelle Chanson*	1 vol.
Frédéric Turrière . . .	*Çà et là*	1 vol.
Hélène Vacaresco . . .	*Chants d'Aurore*	1 vol.
Léon Valade	*A mi-côte*	1 vol.
Marie de Valandré . .	*Au bord de la Vie*	1 vol.
— —	*Le Livre de la Fiancée*	1 vol.
Valentin	*Poésies*	1 vol.
Valibouze-Ribes	*Par ci, par là*	1 vol.
Maurice Vaucaire . . .	*Arc-en-Ciel*	1 vol.
— —	*Effets de Théâtre*	1 vol.
— —	*Parcs et Boudoirs*	1 vol.
J. de La Vaudère	*Les Heures perdues*	1 vol.
— —	*La Mandore*	1 vol.
Della Rocca de Vergalo	*Le Livre des Incas*	1 vol.
Emile Verhaeren	*Les Moines*	1 vol.
Paul Verlaine	*Poèmes saturniens*	1 vol.
Gabriel Vicaire	*Le Miracle de Saint Nicolas*	1 vol.
— —	*L'Heure enchantée*	1 vol.
— —	*A la bonne franquette*	1 vol.
Jean de Villeurs	*Songes bleus*	1 vol.
Winoc Jacquemin	*Sonnets à Ninon*	1 vol.
Charles Woinez	*La Guerre des fourmis*	1 vol.
Paul Y.	*Un Deuil*	1 vol.
Zénon-Fière	*Le Livre des Ames*	1 vol.
******	*Posthuma*	1 vol.
******	*Sonnets historiques*	1 vol.
******	*Le Livre d'un inconnu*	1 vol.

Léon Duvauchel	*La Clef des Champs*. 1 vol. in-18 . .	4 fr.
Philippe Gille	*L'Herbier*. 1 vol. in-4°	4 fr.

Paris. — Imp. A. Lemerre, 25, rue des Grands-Augustins. — 4. 1440.

